

## Témoignages de l'exode de 40

*Tirés de « Nos villages, que d'histoires ! » (collecte de récits par le CC)*

### **Haversin-Serinchamps, raconté par Monsieur Gillard**

« Quand la guerre est arrivée, les gens avaient tellement peur des allemands, parce qu'on racontait partout qu'ils tuaient les gens, qu'ils faisaient du mal aux enfants, etc. on racontait ça. A un moment donné, mon père était mobilisé, ma mère a dit : « on va partir », parce que tout le monde partait.

Dans le village de Serinchamps, je crois qu'il y avait encore deux maisons et c'est tout, tout le monde partait. Tout qui avait un cheval, une charrette, on chargeait et on se disait « si on est au-delà de Dinant (il y avait le fleuve), on est sauvés ». Mais oui, mais le dimanche matin, on était au-delà de la Meuse, on était sauvés, mais ça n'a pas duré... et on partait, on partait.

Et nous sommes partis 4 mois comme ça. C'était le 11 mai et on est revenus le 6 ou le 8 septembre. 4 mois dans le fond de la France, avec deux chevaux et une charrette, et nous étions 7 enfants et maman. Et l'aîné de mes frères, qui conduisait les chevaux, il avait 14 ans, et moi j'en avais 10. C'était un gamin au fond.»

### **Achêne, raconté par Mme David**

« Nous sommes partis en 40'. Donc la guerre était déclarée le 10, le 12 à 12h, nous sommes partis. Parce qu'on entendait les obus qui arrivaient sur Dinant. Nous sommes partis... ça c'est l'évacuation.

Mais alors, y'avait plus de carreaux, plus de vitres et figurez-vous, en 14', y'avait une annexe là, le toit avait été démoli, on avait refait le toit, en éternit, tout en ardoises. En 40', quand nous sommes revenus, le même toit était encore défoncé ».

### **Chevetogne, raconté par Moïse Dumont**

« Papa a connu la guerre, pas mal de couples et de familles de Chevetogne ont quitté le village, en souvenir de 14-18 où les Allemands gazaient les gens. Mes grands-parents et mon papa qui était jeune, sont partis à vélo, ils fuyaient vers le Sud de la France, ils ne savaient jamais où ils allaient dormir, et puis ils ont faite cette chevauchée pendant quelques mois et puis ils sont revenus parce qu'il a fallu penser à l'hiver, et bon, dormir dans des granges, c'était possible, mais durant l'hiver... Donc ils sont rentrés à Chevetogne. Et ma maman, dans les Ardennes, ils ont fait pareil aussi. »

### **Chevetogne – Les Hirs, raconté par Fernand Marchal**

« Je me souviens, en 40, j'étais tout petit j'avais 8 ans. Le frère de papa et sa famille étaient partis en France. Et avec sa soeur, on allait à la rue Courtejoie tous les jeudis après-midi pour voir si il n'y avait pas de dégâts, pas de vandalisme, parce que lui n'était pas rentré, nous on n'a été que jusque Mesnil-St-Blaise. »

## L'histoire de Paul Detaille

### Racontée par l'abbé Grégoire de Leignon, dans son *Liber Memorialis*

« Il y a dans la paroisse un garçon, Paul Detaille né à Leignon le 9 août 1929, fils de feu François Detaille et de Bertha Bontemps. Il est amputé du bras droit. Voici son histoire.

Le 12 mai 1940, ils ont pris la fuite, comme tout le monde : Bertha Bontemps, son fils aîné Cyrille, né en 1925 et son second fils Paul. En vélo vers la France. Dinant, Anthée, Florennes, Saint-Aubin. Entre Saint-Aubin et Hemptinne, l'immense cohue des fuyards est survolée par une escadrille d'avions et bombardée. Paul est couché dans le fossé ; sa mère se couche sur lui pour le protéger. Malgré ce bouclier vivant, Paul a le bras droit cassé par une balle de mitrailleuse. Le bras est cassé entre l'épaule et le coude. Sa mère fait intelligemment une ligature au-dessus de la blessure. Par bonheur passent neuf voitures de la Croix-Rouge française. On charge le petit Paul. Ni la mère, ni Cyrille ne peuvent monter. L'enfant part. Il est conduit à Soumoy où le châtelain, M.Parent, a ouvert son château aux blessés. Là, un chirurgien militaire français, le Dr. Lafite, enlève le bras de Paul. De Soumoy, il est conduit en auto à Guise. Là, le petit Paul, couché sur un brancard, est transporté dans un train qui le conduit à Saint-Quentin, Compiègne, Segré (Maine et Loire). De Segré, il est conduit à Sainte-Gemmes d'Andigné. Il y a là un hôpital tenu par des religieuses. Paul est resté six semaines. Il y est guéri de sa blessure et choyé.

Entre-temps, Bertha et Cyrille, qui sont allés en vélo jusque Saint-Quentin, sont revenus et sont rentrés à Leignon le 23 mai. Mais où est Paul ? Vit-il encore ? Ils ne le savent pas.

Ici se place un enchaînement de circonstances providentielles. Un autre paroissien de Leignon qui regagnait la Belgique, Arthur Chaboteau, trouve un soir au gîte, d'autres Belges, des gens de Paliseul. On cause. « D'où êtes-vous ? - de Leignon - de Leignon ! A l'hôpital de Sainte-Gemme d'Andigné, d'où nous venons, il y a un petit garçon de Leignon, Paul Detaille . Il a le bras coupé. On croit que sa mère est morte « . « Paul Detaille ! » s'écrie Chaboteau, « je le connais. De ma maison, je vois la sienne. Ecrivez-moi le nom de l'hôpital ». Porteur du billet, Chaboteau est rentré à Leignon le 30 juin. Mais Paul a le bras coupé. Chaboteau n'ose pas dire ce la à sa mère. Personne ne veut faire le triste message. On décide d'avertir Léonie Bontemps de Ciney, sœur de Bertha et femme d'Olivier Labar. Léonie décide à son tour de ne rien dire : « Faisons d'abord revenir le petit, quand il rentrera, Bertha aura en même temps le bonheur et la peine ».

### **Mais comment faire revenir Paul ?**

Olivier Labar est en relations d'affaire avec Mr. Tasiaux de Clavier. Ce Mr. Tasiaux raconte un jour chez Olivier Labar qu'il a fui en France avec un magnifique camion tout neuf qu'il avait payé 150.000 francs. En France, une pièce a cassé. Il a dû garer le beau camion dans la localité nommée Châteaubriand, en Maine-et-Loire. Mais il a obtenu les autorisations nécessaires pour aller le reprendre. Maine-et-Loire ! Léonie court à la carte de France. Bonheur ! Segré, Sainte-Gemme d'Andigné, Châteaubriand sont des localités voisines ! On apprend alors à Bertha que Paul est retrouvé et que Mr. Tasiaux va le ramener. De fait, l'enfant est rentré le 23 juillet, vivant et amputé. Sa mère a eu la joie et la peine. »

## L'exode raconté par Marie Mine, de Conjoux

*Texte tiré de son récit « Mon Histoire à moi, notre histoire à Nous »*

« D'abord, je suis née le 13 mai 1940, en exode, vers la France.

C'est quoi l'exode ? L'exode veut dire... la fuite. Tu dois savoir que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Belgique le 10 mai 1940. Le 11 mai, Monsieur le Vicomte de Villers, bourgmestre, fait savoir à la population que le village va sans doute être bombardé. Les Allemands se dirigent, en effet, vers Conjoux.

Tous se réfugient dans les caves les plus sûres : celle de Monsieur le Curé, au-dessus du village. Chez Dumont, en face de l'église. Ma grand-mère perd du temps, en voulant emporter une tarte et pot de lait, pour son premier petit-fils José. Monsieur Compère, l'instituteur, n'a que le temps de l'agripper, pour la mettre rapidement, chez lui, à l'abri ! Ouf, les premiers bombardiers sont là. Quand le calme revient, les occupants sortent timidement de leurs cachettes, et vont constater les dégâts. Une seule maison est démolie : celle de ma grand-mère. Le toit a été soufflé dans le « pachî » d'à-côté. Le reste n'est que ruine.

Alors, les habitants finissent par prendre peur.

Tous se souviennent de l'autre guerre : celle de 14-18. Quand les maris et les filles avaient été fusillés. Les femmes et les filles violées. Les enfants égorgés. Alors, minés par la peur, ils décident de se sauver.

Tous : hommes âgés, femmes âgées, invalides, enfants. Ils s'en vont tous. A pied, à vélo, en charrette. Même les brouettes sont chargées, au maximum, de vivres et de vêtements. Tous partent vers la France. C'est ça, l'exode !

Tous veulent atteindre Heer-sur-Meuse, au plus tôt. Et de l'autre côté du pont. Pour ainsi se retrouver en France. Hélas, celui-ci est déjà détruit. Les bombardiers sont déjà passés par là. Des barques sont bien disponibles, mais pour pouvoir les emprunter, il faut régler un « droit de passage ». Certains profitent vraiment de toutes les situations pour se faire du pognon ! Rien ne retient les rats. Ce qui retarde terriblement la marche. Et l'angoisse étirent plus encore toutes ces personnes. Se croyant en sécurité sur l'autre rive, ils soufflent un brin. Mais déjà il faut repartir. Repartir vers Glivet. Les bombardiers ne les épargnent pas. Et les obligent à se terrer dans les fossés et les buissons. Une famille va même y perdre une toute petite fille. A-t-elle été déchiquetée par une bombe ? Enlevée par des gens compatissants ? Ses parents ne l'ont jamais retrouvée. Même lors des recherches ultérieures. Marguerite et Arthur ne s'en sont jamais remis. Plus tard, une fois rentrés, nous les verrons marcher, jour après jour, derrière les vaches, vers les champs, vers l'étable, la tête baissée et le regard perdu. Comme des robots.

Sans jamais le reposer, ma grand-mère, que tous les petits enfants prénommement marraine, récite son chapelet. Pour tout le monde. Même pour les Boches. (raconté par Marie Mine, Conjoux, écrit « Mon histoire à moi, notre histoire à nous »)

La marche vers la France continue, vaille que vaille. Ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent. Ils traitent les vaches perdues dans les prés, ramassent les œufs, par-ci par-là. Et reçoivent de temps en temps des vivres de la Croix-Rouge. Ma grand-mère m'a raconté un jour que ce dimanche-là, veille de Pentecôte, le soleil était on ne eut plus généreux. Le printemps était précoce, les bourgeons des haies étaient gros et tendres. Elle donnait sa part de nourriture à sa filles, qui allait accoucher, et elle « brostine les hailles com'les gattes », c'est-à-dire qu'elle mangeait les bourgeons des haies comme les chèvres. Elle me racontait ça, en riant, comme si elle avait fait une bonne farce aux autres.



# TEMOIGNAGE

A Neuville-le-Chaudron (province de Philippeville), les Allemands y pilonnent la Centrale Électrique, située près de l'école des filles, et déjà transformée en hôpital de campagne.

Là, on soigne les nombreux militaires blessés. C'est là que je vais nître. Et oui ! Seules les femmes et les enfants de notre groupe familial sont autorisés à rester sur place. Les hommes, dont le grand-père, mon père et les oncles attendent donc impatiemment. A force de rouspéter, ma grand-mère obtient la permission d'accompagner sa fille pour la rassurer. Ma mère sursaute à chaque bombe qui tombe. Et mama ne cesse d'égrener son chapelet. C'est dans cette école-hôpital que je vois le jour, sous le fracas des bombes et les cris des blessés. »

Mais je suis si petite que l'infirmière avoue délicatement à ma grand-mère que je ne survivrai pas. Cette dernière fit alors le vœu de faire le pèlerinage Conjoux-Beauraing (d'une Vierge à l'autre), pieds nus... si je restais en vie. Après la guerre, comme j'étais toujours là, elle a tenu sa promesse.

En attendant, comme je suis en danger de mort, le prêtre souhaite me baptiser de toute urgence. Car, en cas de décès, ma pauvre petite âme serait condamnée à errer éternellement dans les limbes (sorte de Paradis, où ne peut malheureusement pas voir Dieu. L'aumonier militaire procède à la cérémonie. Quand, tout à coup... Boum ! Une bombe tombe si près, que notre bonhomme se sauve comme un lapin, dans la cave ! Et c'est ma grand-mère qui parachève le rite sacré (autorisé en cas de danger grave.

Bientôt, toute cette triste cohorte reprend la route. Comme il n'y a pas d'ambulance pour l'accouchée, c'est dans une brouette qu'elle va continuer sa route.

Et moi dans les bras de ma petite tante de dix ans. Tante Denise ! Elle a 10 ans, et c'est elle qui est invitée à surveiller, dehors, sa nièce de 2 ans et mon grand frère José, pendant l'accouchement. Rôle qu'elle va assurer avec beaucoup de sérieux.

On prend la direction de Fournie, Wignie... ?

Certains français sont compatissants. Mais il y a aussi les grincheux. Ceux qui reprochent aux belges d'avoir capitulé, avant d'emprunter les routes de France. Car les chemins encombrés gênent les soldats dans leurs manœuvres.

Les nôtres sont aussi, parfois, assez maladroits. Exemple : Léona ayant été bien reçue dans une petite ferme, veut, en remerciement, nettoyer la maison avant de partir. Et, seau en main, y va franchement. Ses coups de brosse sont pour le moins appuyés. Arrivée en trombe, la fermière lui envoie un solide coup de pied au derrière. Ce n'est pas du carrelage mais bien de la terre battue !!!

Un autre jour, elle frappe à une porte pour quémander un peu d'eau ? Le propriétaire lui claque la porte au nez, en lui disant : « Allez donc boire dans le canal Albert ! »

Enfin, après 3 mois d'errance, nous arrivons devant un monastère. Les moines nous accueillent, nous aident, et vont nous convaincre de... rentrer chez nous, sans les hommes.

Un retour on ne peut plus stressant. »

## Exode 1940 à Cazilhac (Hérault)

*Témoignage de madame Marguerite Herff-Neuvens (95 ans)*

« J'avais 15 ans à l'époque.....

Toute ma famille a quitté Ciney, transportée par des voitures et des camions de l'EPC (Economie Populaire de Ciney). Mon grand-père Hyacinthe Marette, fondateur de l'EPC en a été le premier président.

Je ne me rappelle que quelques noms : le directeur, Charles Chaput, un baron d'Huart et sa femme, l'abbé-chanoine Achille Knood.

Ce fut un long voyage, les routes étaient encombrées, ce qui aidait les Allemands car l'armée française était ralentie dans ses mouvements.

Voici les noms de ma famille :

- . Georges Neuvens, mon père, sa femme Louisa Marette et leurs 4 enfants
- . Henri Viroux, sa femme Germaine Marette et leurs 7 enfants
- . Joseph Fondaire, sa femme et leurs 6 enfants.

Nous sommes arrivés sains et saufs but very tired.

La famille Viroux a été assignée à Cazilhac le haut ; les familles Neuvens et Fondaire à Cazilhac le bas. Chaleureux accueil. Nous y sommes resté 3 mois, nous n'en gardons que de bons souvenirs.

Il reste 2 Fondaire, tous les Viroux sont morts. Des Neuvens, je suis la seule encore vivante. »

## Le retour

### Quelques témoignages de l'entité de Ciney

**Dans les écrits de l'abbé Grégoire de Leignon, on apprend que certaines familles rentrent assez rapidement de l'exode :**

C'est l'exemple de Nestor Hottias qui charge sur son chariot sa sœur Lucie et Alice Lefèvre ; Léon Grignet, sa femme et ses trois enfants, Jules Lhoest, sa femme et ses trois enfants ; en tout 13 personnes et des bagages. *« On part le dimanche de la Pentecôte à 1 heure du matin. On traverse Dinant, on va dormir à Nismes. Le lendemain et le jour suivant on va toujours, jusque Vervins, en France. Là, les Allemands eux-mêmes conseillent le retour. On revient par des routes encombrées. Il faut parfois trois heures pour faire un kilomètre. On rentre lundi 20 mai. On était parti le 12... ».*

**A Ciney, Jean Bleret raconte l'exode de sa maman, qui vu les dangers de la route, décide de faire demi-tour rapidement également :**

*« A l'exception de mon père mobilisé, ma famille fut prise dans cette pénible aventure. Agé de 15 mois, j'ai fait ce voyage dans un tombereau tiré par un cheval, Pierre Richard de Chapois conduisait cet attelage. Sur les routes de France, proche de Rocroi, le groupe de fuyards cinaciens fut pris dans une fusillade entre une arrière-garde française et une avant-garde allemande. Le calme revenu, ma mère prit la décision de faire demi-tour. Mourir ici ou à la maison, le choix était vite fait. Revenue dans le quartier, elle avait trouvé la maison intacte. Les choses ayant repris leur cours, elle décide de vider, pour en laver la housse, la paille sur laquelle je me trouvais pendant la fusillade, et retrouve une balle de fusil ! Elle m'avait loupée de peu... »*

**D'autres n'ont malheureusement pas la chance de rentrer chez eux tous ensemble comme l'écrit l'abbé Grégoire de Leignon :** *« On apprend que les deux frères de Irma Dave, femme de Victor Boigelot, Joseph Dave (41 ans), Louis Dave et l'enfant de ce dernier, Jules Dave (6 ans) ont péri à Douai, le 20 mai. Trois morts dans une famille ! ».*

**Egalement dans le récit de Marie Mine, l'histoire de ce couple de Conjoux** qui a perdu sa fille de 3 ans et erre dorénavant dans les rues du village l'air perdu.

**Marie Mine explique enfin le décevant retour au village de Conjoux :**

*« L'arrivée au village est décevante. Les maisons ont été pillées. Le bétail décimé. Et... les Allemands sont toujours là. Ils occupent les habitations, la cure, l'école... Les hommes séparés de leur famille le 13 mai vont seulement rentrer en septembre. Après avoir travaillé aux vendanges du côté de Nismes. Par la suite, mes parents obtiennent la location d'une petite maison : la conclergerie du château. Et on emménage là. Ma grand-mère, quant à elle, dont la maison a été bombardée, loue la moitié d'une maison d'un voisin. »*

**A leur retour de Cazilhac, les dirigeants de l'EPC ont la mauvaise surprise de trouver leur entrepôt pillé.** Les activités de l'EPC reprendront en septembre 1940.

*« Jules Briot, de Leignon, est rentré ce 5 août avec sa femme et son fils. Les Allemands refusent de lui rendre sa maison où ils ont des installations très compliquées : téléphone, T.S.F., etc. Il s'est installé dans la maison Deville au Forbot. Les soldats qui étaient chez O. Pirson sont aussi installés chez Briot. », nous raconte l'abbé Grégoire. Le 25 août, c'est la famille Eggermont et celle de leur chauffeur Hastir qui reviennent à Leignon. Pourront-ils rentrer au château ? »*

## A L'ABRI

*Air : Bel Ami (chanté par Tino Rossi)*

Traduction de la chanson en wallon :  
Les surprises d'un endroit mal éclairé

I  
Une nuit qu'un avion allait bombarder  
Voilà ma femme qui me crie pour me réveiller :  
Dépêche-toi Marcel j'entends encore les sirènes  
Je m'habille à toute volée pour qu'elle ne fasse pas  
une scène  
A toute vitesse nous fonçons dans l'abri  
Mais nom d'une chique c'était déjà rempli  
Seulement, moi, je fonçai tellement  
Que je pus entrer à l'avant

Refrain

On était tout écrabouillé dans l'abri  
On ne pouvait pas se remuer dans l'abri  
Il y faisait une telle chaleur  
Que je sentais la transpiration  
Qui me coulait toute froide sous mes vêtements  
On n'entendait personne dans l'abri  
Pas même le plus petit bruit dans l'abri  
Et quand une détonation  
Se faisait entendre même fort loin  
On tremblait comme des feuilles dans l'abri.

## Témoignages - La vie quotidienne à Ciney et dans les villages de mai 40 à septembre 1944 tirés de « Nos villages, que d'histoires ! » (collecte de récits par le CC)

### La nourriture pendant la guerre

#### Braibant - raconté par Monsieur Fripiat et Madame de Sélys

##### Vaches et cochons :

« Dans le village de Braibant, dans la moitié des habitations qu'il y avait, y'avait des vaches ou cochons, ça oui.

Pendant la guerre, ceux qui avaient des vaches, tant mieux pour eux parce qu'il manquait de tout. Il manquait du lait, il manquait de la viande, ... il manquait de tout.

Ceux qui n'avaient pas de cochons en prenaient quand même, mais comme on ne pouvait pas y'en a même qui les élevaient dans la cave. Ah oui, et il fallait fermer toutes les portes quand on tuait le cochon pour que les Allemands ne le sachent pas, il fallait le tuer sans qu'il ne fasse de bruit hein ! »

##### Le pain :

« Ce qui a beaucoup manqué c'était le pain par exemple. Parce que le pain était aussi noir que... vous vous rappelez ?

Chante sur l'air de « Au grand St-Nicolas, patron des écoliers » :

« Le pain était tout blanc et maintenant tout noir,  
on pourrait mettre sa ration dans un mouchoir.

Il est collant, pâteaux,

Il adhère aux boyaux,

et quand on le coupe,

il tombe en petits morceaux

c'était le pain de la guerre ! »

#### Conjoux - raconté par écrit par Marie Mine, Conjoux

« Dans le village occupé, le climat de méfiance est installé. Les soldats allemands nous donnent du pain. Mais il est noir, et même parfois recouvert de poils jaunes. Et personne n'en veut. »

#### Ychippe - raconté par Léopold Rodrique, Ychippe

« Pendant la guerre, on vivait bien ici. Ma maman faisait du beurre, engraisait les cochons, faisait du jambon,... et les gens de la ville qui n'avaient pas assez à manger venaient en acheter. »

#### Chevetogne - Les Hirs - raconté par Mme Marchal et son frère Fernand

« Il n'y avait pas grand chose ! Il n'y avait pas de chocolat pendant la guerre ! (...) Pour avoir un chocolat, on avait des bons, des petits tickets comme des timbres. Tous les mois, on avait droit soit à 50 gr de chocolat, peut-être 100 de beurre, peut-être 200 de pain, et dans les magasins on remettait les tickets ».

« l'Armée secrète en 1944, elle était postée dans tous les coins, et ça nous embêtait parce que nous on aimait bien aller braconner aussi !!! »



# TEMOIGNAGE

## Manque de moyens de transports et de matériaux

### Ychippe - raconté par Léopold Rodrique

« Il n'y avait pas de bus avant la guerre. On partait à pied ou à vélo. Et pendant la guerre, il n'y avait pas beaucoup de pneus de vélo. On n'avait pas trois vélos dans la même famille ».

## Réquisitions et quotes-parts pour les allemands

### Chevetogne - Les Hirs - raconté par Mme Marchal et son frère Fernand

« Pendant la guerre, les bêtes étaient réquisitionnées par les Allemands. Il ne valait mieux pas les montrer alors ?

Pas besoin. On devait fournir autant de kilo de viande et de beurre par nombre de bêtes, pour l'armée allemande.

Ma soeur, elle était franche, elle allait porter ses deux paniers de beurre et elle les saluait tous, elle n'avait pas peur. Moi, encore maintenant j'aurais peur, mais elle non ».

## L'école pendant la guerre

### Chevetogne - Les Hirs - raconté par Mme Marchal

« chez Mlle Geudert, à la rue des Champs, là où c'était le Caméo. En broderie j'étais la première, mais autre chose, non je ne peux pas me vanter... avec la guerre, on n'allait pas souvent à l'école, les allemands étaient dans les écoles. Quand ça durait trop, on allait à la salle communale. Et on était 55, de 6 ans à 14 ans ».

### Ychippe - raconté par Léopold Rodrique

« Pendant la guerre, à l'école de Leignon, il y avait des femmes qui faisaient de la grosse soupe et elles l'amenaient ici avec des charrettes car il y avait des enfants qui n'avaient pas à manger. Et puis on a eu du chocolat une fois par mois. Mais juste pendant la guerre. » ()

### Achêne - raconté par Mme Fabry

« Pendant la guerre, on recevait des pastilles brunes. C'étaient des vitamines »

## Les cloches des villages

### Chapois - raconté par Mr Carpentier

La cloche de l'église: durant la guerre, on ne pouvait garder qu'une cloche et donner les autres aux Allemands, mais on en n'a déclaré qu'une pour Chapois et on a caché l'autre dans un fenil.

### Chevetogne - raconté par Moïse Dumont

Feuillette le livre d'Amand Collard

« Les cloches sont revenues très tard, en 59. t'imagines, il a fallu 14 ans pour qu'elles reviennent après la guerre ! ».

## Anecdote

### Chapois - raconté par Mr Carpentier

« Il y a avait deux fanfares à Chapois, « La Renaissance » et « L'Echo du vallon solitaire ». La rivalité entre les deux fanfares était grande, et bien souvent on en venait aux mains ! Ils se détestaient. On a d'ailleurs parlé de périodes de « Guerre des Fanfares » entre 1922 et 1935. Puis le village s'est définitivement réconcilié avec la vraie guerre, celle de 40-45 »

## Témoignages de Faits de guerre à Ciney et dans les villages entre mai 40 et septembre 44 tirés de « Nos villages, que d'histoires ! » (collecte de récits par le CC)

### Haversin

#### - En mai 1940, batailles de français dans la région d'Haversin

« En 40, quand la guerre s'est déclarée, un vendredi, et bien le samedi matin nous avons vu débarquer à Serinchamps l'armée française qui venait nous aider. J'étais un petit garçon de 10 ans, et on allait voir les soldats qui s'installaient là et fin de journée, le samedi, ils partaient. Ils sont venus au-dessus, entre la ferme Borlon et le chemin vers les immondices. Ils se sont battus contre les allemands ici, parce que les allemands sont arrivés et les français ont réussi à détruire plusieurs chars d'assaut, ils étaient bien mis, parce que les allemands sortaient du bois. Et ils en ont bien démoli 4-5.

Il y a eu beaucoup de victimes, beaucoup de morts, beaucoup de blessés, des allemands surtout »

raconté par Mr Gillard

### Corbion

#### Corbion bombardé par les anglais

« En mai 40, le village a été bombardé par les Anglais. C'était toute une file de camions de munitions allemands qui traversait le village. Ils ont bombardé et ont détruit 5-6 maisons, et les autres ont eu des dégâts aussi. Chez nous, on n'aurait plus su rester dans la maison : il n'y avait plus de fenêtres, plus d'entre-deux, plus de plafonds, pfff...tout était tombé. »

raconté par Gustave Frastrès et son épouse

« Au début de la guerre, quand nous sommes rentrés chez nous, nous avons vu que plusieurs maisons avaient été ravagées. la route était tout à fait ouverte. Un camion de munitions allemands avait été repéré par un avion anglais qui s'était empressé de bombarder le camion. Tout avait explosé autour. La chapelle a été atteinte aussi. »

raconté par M. Duchène, Corbion

#### Un V1 est tombé à Corbion

« Pendant la guerre, un V1, une bombe qui vole comme un avion mais sans pilote, est tombé à Corbion. Le V1 est lancé d'Allemagne. On l'entendait que ça arrivait, on avait peur. Elle pouvait tomber n'importe où. mais quand il était passé, attention, il pouvait revenir. Quand il n'avait plus de carburant, il tombait. On a vu la ferme qui a été touchée, le mur qui fait ça et puis paf, il est tombé. Il n'y a pas eu de tué, mais toute la maison a été détruite. Il y a eu des blessés mais pas trop grave. »

raconté par Gustave Frastrès et son épouse

#### Un avion anglais s'est écrasé entre Reux et Corbion

« Et puis, qu'est-ce que c'est qui est encore tombé ? Un avion, à côté, entre Reux et Corbion. Il avait déjà fait tomber des morceaux sur Conjoux, il est remonté sur Reux, puis là il est tombé, tous les morceaux étaient éparpillés dans le terrain de mon papa. »

raconté par Gustave Frastrès et son épouse

« Un avions anglais est aussi tombé à Reux et tous les villageois sont allés voir. Mon père a vu le pilote qui était toujours à sa place et qui était tué, c'était un roux. »

raconté par M. Duchène



# TEMOIGNAGE

« Un avions anglais est aussi tombé à Reux et tous les villageois sont allés voir. Mon père a vu le pilote qui était toujours à sa place et qui était tué, c'était un roux. »

**raconté par M. Duchène**

## **Pessoux**

### **La Rafle à la messe le 27 août 1944**

« le plus grand drame a été le 27 août 1944, la déportation de 44 hommes de 15 à 60 ans, dont 35 sont morts en Allemagne. Les Allemands ont fermé l'église pendant un certain temps, enfermant tous les fidèles, dont j'étais. Après un certain laps de temps, les femmes et les enfants ont pu sortir, et les 44 hommes ont été embarqués en camion pour l'Allemagne. 2 semaines plus tard, les alliés passaient avec des jeeps, des camions, des chenilles » **raconté par Mme Leclercq**

## **Sovet**

### **Le massacre de Sovet le 4 septembre 1944**

« Nous on a été mis au mur par les allemands. Pas lui, parce qu'à Croix, ils n'ont pas vu ce que nous on a vu, le village a été brûlé pendant la journée. De chez nous, on voyait toutes les maisons qui s'enflammaient. Ils sont venus, ils ont demandé les deux hommes qu'ils cherchaient, ils nous ont mis au mur. Il avait son petit sur les bras, il l'a donné à un autre et ils sont partis avec, et ils sont allés les tuer dans les campagnes. »

**raconté par Mme Rodric**

### **Anecdote : une visite d'Hitler au terrain d'aviation de Sovet ?**

« Les Allemands avaient construit un terrain d'aviation. Les hommes du village ont dû travailler à sa construction et empierrer la route qui traversait la piste de décollage, à l'aide de pierres venant de la carrière de Spontin et même avec des pierres tombales prêtes à être placées sur des tombes. Donc, si un jour on creuse la route, on va croire que c'était un cimetière... Un jour, Hitler s'y serait rendu en personne afin de l'inspecter. Le terrain ne lui a cependant pas convenu car il était trop poussiéreux et le champ d'aviation a été déplacé à Florennes » **raconté par les Rodric**

## **La lettre de Zéphir Gozin**

« Durant la guerre 14-18, le papa de Zéphir avait accueilli un officier allemand et l'avait nourri. En remerciement, l'officier lui avait écrit une lettre et lui avait dit qu'en cas de guerre, il devait montrer cette lettre et qu'il ne lui arriverait rien. Après le massacre de Sovet en 40-45, les villageois sont peu à peu sortis de leur cachette. Zéphir voulait descendre dans le bas du village pour voir les dégâts. Arrivé sur le chemin, il a vu deux officiers allemands. Tout de suite, il a porté la main à sa poche pour y prendre la fameuse lettre. Les Allemands l'ont alors fusillé. » **raconté par Jobette et sa femme**

## **Ciney**

### **Représailles et incendie de l'Hôtel de Ville le 28 août 1944**

« En août 1944 il y a eu la bataille de Jannée. Les SS disposaient des noms de maquisards. Ils sont venus vider toutes les maisons appartenant aux parents des maquisards et mettre le feu. Ils voulaient mettre le feu à toute la ville. Heureusement, il y avait un commandant allemand qui était au Mont de la salle depuis un an et qui est venu les calmer un petit coup. Ils ont renversé des bidons et des bidons d'essence à l'hôtel de ville, et y mettre des grenades, et l'hôtel de ville a pris feu le 28 août 1944. Il y avait Paul Judon qui écrivait à ce moment-là un journal: le Canton de Ciney. »

**raconté par Jean Gérard**

## Ciney raconté par son secrétaire communal – André Tillieux

Le 20, j'étais revenu de Carlsbourg, je sortais – comme on disait alors – et le 22 mai 1944, j'entrai à l'Administration communale de Ciney.

### 1944

Nous vivions alors une période troublée, la guerre bougeait. Chacun était fébrile, l'atmosphère était nerveuse, à l'orage.

Ce 1er juin 1944, le maire, Monsieur Edouard BODART, disparaissait.

Il faut savoir que les allemands avaient installé au Mont de la Salle, un hôpital. Ils ne cessaient d'exiger de la ville des hommes, du matériel. Ces réquisitions incessantes, ces pressions de tous les instants rendaient la vie insupportable au bourgmestre Bodart, qui, par tous les moyens, essayait de contrer des exigences et d'atténuer les difficultés imposées à ses concitoyens.

Mais devant une telle situation, il a dû partir car sa vie même était en danger.

Face à cette carence du pouvoir communal, le Gouverneur civil de la Province de Namur, nomme comme commissaire spécial, mon père Arthur Tillieux qui était secrétaire communal.

Ainsi mon père devint responsable de la ville. Il était bien seul...

Un des échevins, Jules DREZE était en effet décédé et l'autre Ernest JAMOTTON avait également disparu dans la nature afin de protéger des sbires de la gestapo.

Le Conseil communal, élu en 1938, avait été, quant à lui, interdit. Les allemands n'autorisaient plus sa réunion.

En outre, assez bien de membre de l'Administration communale, avaient disparu ; nous approchions du 6 juin et le maquis était mobilisé.

Mon père fût arrêté par les allemands, le 1er août 1944. Relâché le 10, il réunit clandestinement le Conseil communal. Unaniment, les conseillers l'invitent à disparaître à son tour.

Puis ce fut le 28 août ! Journée noire s'il s'en fut, le lendemain de Jannée...

La journée commença par le bombardement de la gare par les Canadiens, il y eut beaucoup de dégâts.

Mais le pire devait encore venir quand les « noirs » - la milice rexiste - ivres de colère, assouffés de rancune déferlèrent sur Ciney.



# TEMOIGNAGE

Ils abattirent Joseph Delvaux dans un jardin, près du passage à niveau de Haljoux et assassinèrent à coups de mitraillettes, Camille Léonard, tailleur de pierres, dans sa cabane près du cimetière.

Pourquoi ? Joseph revenait d'une mission dans le maquis. Camille avait sans doute voulu se soustraire à la vue de ces brutes.

Ces rexistes mirent ensuite le feu à l'Hôtel de Ville.

Au 2e étage, là où se trouvait le prétoire de la Justice de Paix, il y avait la salle des fêtes. Les « noirs » y entassèrent les décors, les accessoires, les costumes, tout ce qu'ils y dénichèrent et arrosèrent le tout de pétrole.

Il y avait peu de flammes mais beaucoup de fumée.

A cinq, nous avons essayé d'éteindre le feu et de sauver ce qui pouvait l'être des archives et documents.

Il y avait là, Edouard Lejeune (Instituteur à St-Jo).

Il y avait aussi Louis Bouchat, Jules Deprez, Alexandre Enuset et moi-même.

La fumée est dense.

Lorsque je parviens à ouvrir la porte du bureau de mon père, fermée à clé, un bruit, comme un coup de fusil retentit, nous surprend...qu'est-ce que c'est ?

Alexandre Enuset pénètre alors dans le bureau et tout explose. Alexandre est tué net et l'incendie prend une ampleur effroyable.

Les « noirs » avaient installé une bombe à retardement dans le bureau et le coup de fusil entendu était le bruit de la mise à feu.

Malgré l'aide du Major Müller, capitaine dentiste de la Wehrmacht, responsable de la pharmacie militaire installée là où se trouvait le Caméo, qui nous envoya ses hommes, l'Hôtel de Ville fut complètement détruit.

Seuls restèrent debout les murs extérieurs qui, je vous le raconterai plus tard, joueront un rôle dans cette histoire.

Le 7 septembre 1944, les américains entraient en Ville et ce fut la libération.

A la joie se mêlait le deuil de ceux que nous ne verrons plus, mais aussi les rancœurs, la vengeance...

Ceux qui étaient soupçonnés ou qui étaient accusés d'avoir collaboré furent arrêtés et je me demandais si ce ne fut pas avant tout pour les protéger de la vindicte populaire puisque aucun de ceux qui furent arrêtés ne fut condamné.

L'Hôtel de Ville détruit, l'Administration communale s'installe dans un premier temps à Patria mais très vite ce bâtiment s'avéra impropre à l'usage souhaité et la Ville déménagea vers la maison mise à disposition par Monsieur Masson (qui a été le siège de la C.O.B. - rue du commerce).

## La terrible journée du 28 août 1944 à Ciney Racontée par Maurice Jadot – Un amour de Petite Ville

Le soleil venait à peine de poindre à l'horizon lorsque, tout à coup, dans un vrombissement formidable, un, deux, cinq, dix avions aux cocardes alliées mitraillaient et bombardaient la gare de Ciney. Terrés dans des abris, nous écoutions, nous attendions. Les minutes semblaient des heures. Les bombardiers s'éloignaient, revenaient, piquaient crachant la mitraille dans un étourdissant vacarme.

Tout n'avait duré que 20 minutes, aucune mort n'était à déplorer mais que de dégâts.

Une bombe avait atteint en plein l'Hôtel du Commerce, une autre était tombée sur un immeuble à appartements multiples proche de la gare, une troisième avait détruit plusieurs maisons de la rue Charles Balthasar. D'autres encore tombées par-ci, par-là, avaient plus ou moins gravement endommagé de nombreux immeubles des rues Piervenne et du Commerce.

Le calme revient mais plus tard dans la journée, précédant une interminable colonne de camions, une conduite intérieure arborant fièrement plusieurs drapeaux alliés s'arrête place de la gare. Intrigués les passants regardent, risquent un geste amical, se méprenant sur la nationalité des occupants. Soudain, un coup de sifflet strident déchire l'air. Aussitôt, 100, 200, 500, 1000 SS Wallonie sautent précipitamment en bas des camions glaçant d'effroi les spectateurs cruellement déçus.

Les hommes prennent le large vers les campagnes et les bois des alentours. La rafle paraît inévitable. La sinistre besogne commence. La sinistre besogne commence. L'Hôtel du Commerce, déjà durement touché par le bombardement du matin, est rageusement mis à sac par ces bandits. Tout ce qui reste du mobilier est jeté dans la rue, arrosé d'essence et brûlé sans pitié. Tout passant rencontré est arrêté, malmené, fouillé. C'est la terreur complète. Une vingtaine de maisons sont pointées, ce sont pour la plupart celles dont les familles qui les occupent comptent un résistant. Il ne doit rien en rester ! Le pillage est systématique et bien ordonné. La rue du Bonbonnier est particulièrement visée.

Un ordre arrive : réquisition d'essence. Tout doit brûler ! Heureusement, une intervention presque miraculeuse des officiers du « Feldlazaret » allemand installé depuis un an au Mont de la Salle et surtout ceux du « Sanitat-Park » cantonnés dans les locaux de l'Economie populaire, rue des Champs, empêchent l'irréparable. Ciney ne brûlera pas. Mais comment frapper cette cité au cœur ? « Brûlons l'Hôtel de Ville » !

### Les crimes du 28 août

Cependant que ces brutes perpètrent, à l'intérieur de la ville, leurs monstrueux forfaits, des patrouilles S.S. veillent aux entrées de la ville.

Un malheureux jeune homme de 19, Joseph Delvaux qui revient en vélo d'une mission dans le maquis voisin – tombe au passage à niveau de Haljoux.

Sur la route du cimetière, le brave Camille Léonard travaillait sur son chantier de tailleur de pierres. Il s'était prudemment retiré dans une cabane contiguë. Suspecté de se cacher, il fut abattu.

D'autre part, une quinzaine de paisibles citoyens sont arrêtés, maltraités et emmenés vers une destination inconnue, après avoir été mis au mur et subi le simulacre atroce de la fusillade. Ils rentreront le 5 septembre de la prison de Namur, libérés par les Alliés.

## Quelques anecdotes de résistance civile à Ciney

### Mars 1943 - Vol des registres de la population de Ciney

Pour les soustraire à l'occupant allemand et éviter ainsi les déportations pour travail obligatoire en Allemagne de jeunes gens de Ciney, des résistants organisent, sous la houlette de l'abbé Gilbert, le vol des registres de la population de Ciney à l'Hôtel de Ville. Le petit groupe de courageux, dont René Robert et Maurice Jadot, profite de la nuit (les rues non éclairées à cause de l'occultation leur donnent l'avantage !) pour les subtiliser. Ils en profitent également pour voler au service population des cartes d'identité en blanc et un cachet communal, ce qui permettra d'éditer de fausses pièces d'identité. Ils vont ensuite cacher les registres dans la Collégiale entre deux bouches du chauffage central. C'est grâce à ce fait que ces registres vont échapper à l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1944 !

*Cet épisode est relaté par Maurice Jadot dans son livre « J'ai choisi la résistance » (voir le livre ouvert en vitrine).*

### Un vol organisé au Bureau de ravitaillement... par ses employés. Et autres activités de faussaires !

Résister dans l'exercice de ses fonctions, tout un programme ! C'est trouver le moyen de détourner des timbres de ravitaillement, des documents officiels, et d'empêcher l'occupant d'accéder aux bonnes informations, ...

Plusieurs épisodes rocambolesques sont racontés par Maurice Jadot, dont celui du vol de leur propre bureau organisé par certains membres impliqués dans la résistance. Cela vaudra aux employés du Bureau un séjour à la prison de Dinant et des interrogatoires à la Feldgendarmérie, mais personne ne lâchera le morceau et ils seront remis en liberté.

Le vol des fiches du bureau, dont certaines finissent dans l'étang de St Quentin, permet de brouiller définitivement les pistes des allemands dans leur recrutement de jeunes travailleurs.

Les membres du bureau vont aussi falsifier des données des cartes de ravitaillement : vieillir les jeunes, rajeunir les vieux... pour que les mauvaises personnes soient convoquées à la Weberstelle de Dinant !

### Février 1944 - Comment sauver l'orgue de la Collégiale ?

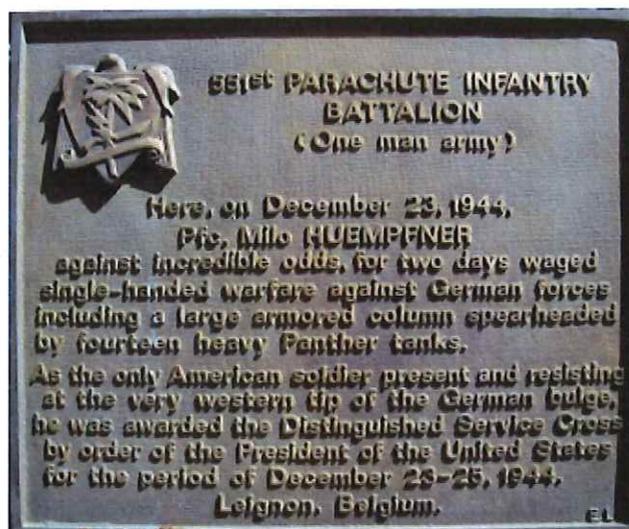
Pour soustraire les tuyaux de l'orgue de la Collégiale de Ciney réalisés en métaux non ferreux aux réquisitions de l'occupant, l'orgue est partiellement démonté et les pièces dispersées à divers endroits de la ville chez des citoyens, qui les garderont ainsi précieusement jusqu'à la fin de la guerre !

## Leignon - L'histoire de MILO HUEMPFNER

### Le « One man army »

Voici l'histoire épatante de Milo Huempfer... l'armée d'un seul homme...

Le 16 décembre 1944, les allemands lancent leur dernière offensive. Le 551<sup>st</sup> BIP américain fait alors mouvement vers le secteur des Ardennes. En chemin, le 22 décembre, le camion conduit par Milo tombe en panne à proximité du passage à niveau de Leignon.



Ses compagnons poursuivent leur route, Milo perd le contact avec son bataillon. Resté seul, il attend l'éventuel passage d'une dépanneuse! Il passe la nuit chez des riverains. Le lendemain, le 23 décembre, Milo rejoint son véhicule. S'il entend bien un bruit de moteur venir en direction de Chapois, il ne s'agit pas d'une dépanneuse mais des éléments de la 2e Panzer Division qui approchent. Milo ne se pose pas de questions et décide de bouter le feu à son camion et se réfugie à la gare toute proche où il va recevoir l'aide du chef de gare Victor Deville pour se cacher. Mais le soir venu, Milo sort de sa cachette afin d'inspecter les alentours. Il décide de se rendre vers l'église.

Après bien des péripéties, il met hors de combat deux véhicules blindés, neutralise un nid de mitrailleuse, tue trois ennemis. A trois reprises, il quitte la place où il se cachait pour avertir des convois amis de la présence des troupes allemandes dans le village, sauvant ainsi beaucoup de vies et de matériel vital.

L'histoire fit le tour des Etats-Unis, et on n'appela plus cet homme que « one man Army » (l'armée d'un seul homme). Pour cette action héroïque, Milo reçut la Distinguished Service Cross le 9 juin 1945.



Dans cette espace de reconstitution, vous pouvez voir sur la gauche, le costume original de Milo Huempfer (prêt MRC). Il fait face dans la vitrine à un lieutenant allemand en habits d'hiver typiques de la bataille des Ardennes (prêt MH).

***Il y a 75 ans, le 8 mai 1945, la capitulation de l'armée allemande mettait fin à la Seconde Guerre mondiale en Europe. Pol Frippiat, habitant de Braibant (Ciney), raconte son vécu durant la guerre.***

Ce numéro de "Mémoire vive" s'articule autour du témoignage de Pol Frippiat, de Braibant dans la région de Ciney. Il avait 10 ans, en 40, lorsque la guerre a éclaté chez nous. Lui, sa maman et ses sept frères et soeurs ont quitté le village, direction la France, pour fuir l'envahisseur allemand avant de revenir au village quelques plus tard.

### **Prise d'otages à Braibant au début de la guerre**

Un épisode marquant va se produire au début de la guerre dans le village condrusien. Trois soldats sauteront sur des mines posées par l'armée française dans la localité. Soupçonnant tout d'abord les habitants du coin, les Allemands les prennent en otage. Pol Frippiat, en France au moment des faits, ne l'a pas vécu mais on lui a raconté dans les moindres détails.

### **Cache de Juifs dans la ferme familiale**

Durant l'occupation, la famille de Pol Frippiat va accueillir et surtout cacher deux Juifs sous de fausses identités : Maria et Frédéric. Ces Juifs que les parents de Pol vont sauver en les faisant passer pour deux travailleurs flamands venus prêter main forte à la ferme familiale.

Un témoignage pour ne pas oublier les atrocités de la Seconde Guerre mondiale mais aussi pour se rappeler que la Guerre est toujours d'actualité aujourd'hui dans certaines régions du globe. De la République centrafricaine à la Syrie, du Yémen à l'Irak, en passant par Gaza et plus proche de chez nous à l'est de l'Ukraine, dans le Donbass, une région dévastée depuis plus de six ans par les combats entre les forces ukrainiennes et celles des séparatistes pro-russes. Un conflit armé parmi tant d'autres qui fait toujours de nouvelles victimes en 2020.

***Deuxième numéro de Mémoire Vive :  
Témoins de Guerre. Ce magazine s'articule autour du  
témoignage de Christiane Focan de Dinant. Elle avait  
douze ans en mai 1940 lorsque l'Allemagne nazie a  
envahi la Belgique.***

Christiane Focan avait 12 ans en mai 1940 lorsque l'Armée allemande a envahi la Belgique. Une invasion éclair, la Belgique ne résistera que 18 jours. S'en suivront, plus de quatre ans d'occupation allemande. Par ce témoignage, Christiane Focan raconte la guerre dans la ville de Dinant.

### **Le cachot de la Feldgendarmerie à Dinant**

En octobre 1940, soit dans les premiers mois de l'occupation, la Feldgendarmerie, s'installe dans une partie des bâtiments actuels de la Résidence Churchill. Trace encore visible de la présence de la Police militaire allemande, une remise de quelques mètres carrés faisant office de cachot à l'époque. Cette pièce lugubre accueillera successivement quelque 3.000 civils, détenus là avant leur interrogatoire par la Gestapo de Dinant.

### **La vie quotidienne en campagne**

Au niveau de la nourriture, il y a une différence par rapport à la situation en ville : en campagne on s'en sort relativement bien. C'est la variété et la qualité de la nourriture qui pose problème mais on réussit à survivre.

### **Libération : réjouissances et représailles envers les collaborateurs**

Aux scènes de joie dans les rues de Dinant à la libération en septembre 1944 puis à la fin de la guerre en mai 1945, se mêlent d'autres scènes moins glorieuses, celles des représailles envers les inciviques, soit les collaborateurs ou supposés tels sur lesquels la population va se venger.

### **Quelques mots sur l'Offensive Von Runsted et les V1 et V2**

## Témoignage : Henri Halloy (Rochefort) raconte le travail obligatoire en Allemagne durant la Guerre

*Troisième et dernier numéro de "Mémoire vive : témoins de guerre" s'articule autour du témoignage de Henri Halloy (Rochefort). Il a connu la Seconde Guerre mondiale, de l'invasion éclair des nazis au travail obligatoire en Allemagne.*

Henri Halloy (Rochefort) avait tout juste 17 ans en mai 1940 lorsque l'Allemagne nazie a envahi le pays. Lui, comme de nombreux jeunes âgés entre 16 et 35 ans, faisait partie du Centre de Recrutement de l'Armée Belge, le CRAB.

Dans la matinée du 10 mai 1940, la Direction du CRAB lance alors l'ordre de départ pour les jeunes concernés comme Henri. Ces jeunes hommes et adolescents se mettent en marche dans une totale improvisation. Ils ont pour mission de rejoindre Binche ou Ecklo « par leurs propres moyens ». Son périple l'emmènera jusque Le Crotoy dans la Baie de Somme (France) où il se retrouvera impuissant face aux Panzers. Fait prisonnier par l'ennemi, il sera relâché et pourra retrouver sa ville de Rochefort.

### **Le travail obligatoire à Bad Oeynhausen (Allemagne)**

A son retour au pays après sa brève aventure militaire du mois de mai 1940, Henri Halloy découvrira une ville de Rochefort occupée par les Allemands. Très vite, l'occupant met en place un service des volontaires du travail pour faire tourner ses usines qui manquent de main d'œuvre. Sur base volontaire dans un premier temps, mais ce travail en Allemagne deviendra obligatoire dès octobre 1942 pour les personnes âgées entre 18 et 45 ans. Henri Halloy, 19 ans à l'époque, n'y échappe pas. Il est envoyé à l'usine à Bad Oeynhausen à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Hanovre.

### **Relation épistolaire avec ses parents**

En Allemagne, les conditions de vie et de travail sont assez médiocres. Toutefois, Henri Halloy parvient à entretenir une relation épistolaire avec ses parents. Une manière pour lui d'avoir régulièrement des nouvelles du pays, et de garder ainsi contact avec ses proches à distance. Dans ces lettres, tout ne pouvait pas être écrit ; la moindre information gênante aux yeux des Allemands était censurée, et le courrier n'arrivait donc jamais.

### **Des usines prises pour cible par les Alliés**

Le déclin progressif de l'Allemagne nazie provoque une détérioration des conditions de vie pour les travailleurs dans les usines allemandes. Peu à peu, le chaos est grandissant dans ces usines où la nourriture devient de plus en plus rare et les contrôles policiers s'intensifient. Ces usines sont aussi prises pour cible par les Alliés, car elles soutiennent l'effort de guerre Nazi. Henri Halloy, au commandement d'une locomotive dans la cour de l'usine, échappera de peu à la mort lorsque des chasseurs anglais se sont mis à tirer dans la direction de l'usine.